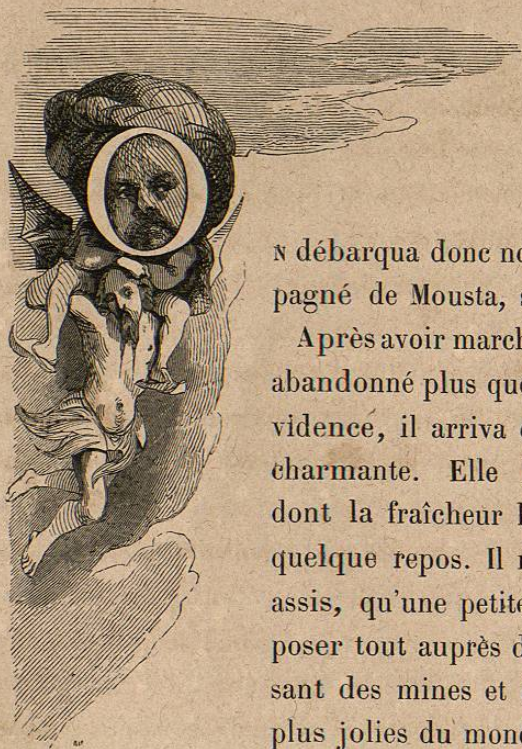


III



n débarqua donc notre héros accompagné de Mousta, son écuyer.

Après avoir marché quelque temps, abandonné plus que jamais à la Providence, il arriva dans une prairie charmante. Elle bordait un bois dont la fraîcheur l'invita à prendre quelque repos. Il ne fut pas plutôt assis, qu'une petite guenon vint se poser tout auprès de lui, en lui faisant des mines et des grimaces les plus jolies du monde; il n'y fit d'a-

bord aucune attention, mais elle les répéta si souvent, qu'à la fin il en fut frappé, et qu'il fit ensuite tous ses efforts pour s'en rendre maître. Mais avant de se laisser

prendre, elle convint de ses faits avec lui, c'est-à-dire qu'elle lui fit promettre qu'il la suivrait partout où elle voudrait le conduire. Courtebotte y consentit, et la guenon lui sauta d'abord sur l'épaule et lui dit à l'oreille :

— Nous n'avons point d'argent, mon pauvre Courtebotte, nous sommes mal dans nos affaires.

— Hélas! que faire? répondit-il assez tristement : il faut souffrir et ne pas se rebuter; j'en suis fâché pour vous, guenon, ma mignonne, car je ne pourrai vous donner ni sucre ni biscuit.



— Puisque vous êtes si dur à vous-même et si compatissant pour les autres, je veux vous conduire au rocher d'or; mais il faut que vous ordonniez à Mousta, de vous attendre ici.

Courtebotte exécuta ses ordres. Ensuite la guenon sauta à terre, et lui dit :

— Suivez-moi.

Pour lors elle entra dans le bois, et le précéda en sautant d'arbre en arbre, tantôt l'attendant et tantôt l'appelant; il se trouva, après avoir marché pendant une heure, dans un endroit de la forêt où le bois était fort éclairci, et laissait voir un petit pré vert au bas d'une montagne.

Cette petite prairie n'était interrompue que par un rocher d'environ huit à dix pieds de haut, et large à peu près de cinq ou six.

Quand il fut tout auprès de cette espèce de caillou, la guenon lui dit :

— Donne un coup de ton épieu contre ce rocher qui te paraît si dur.

Il le donna en effet, et de la force qu'il employa, il en éclata plusieurs morceaux qui n'avaient que la superficie d'un rocher, et sous lesquels il découvrit que tout l'intérieur de cette masse était d'or. Alors la guenon lui dit :

— Ce que tu as cassé t'appartient, je te le donne, prends-en ce que tu voudras.

Il en prit un des plus petits morceaux, et la remercia de sa bonté. A l'instant la petite guenuche se transforma en une belle et grande dame, qui lui dit :

— Courtebotte, soyez toujours vertueux, laborieux et modéré comme vous l'êtes à présent, et vous pouvez espérer de parvenir aux choses les plus difficiles. Allez, le petit morceau que vous avez vous suffit, puisque je lui donne la vertu de se multiplier suivant vos besoins; mais je veux que vous soyez instruit du risque que votre modération vous a fait éviter.

A ces mots, elle le conduisit dans le bois, qu'il trouva rempli d'hommes et de femmes, dont la mine était hâve et le corps décharné, qui couraient çà et là, qui cherchaient à terre, qui regardaient en l'air, qui prêtaient l'oreille au moindre bruit, qui faisaient tantôt des vœux, tantôt des

imprécations et qui se dévouaient aux divinités infernales, pour arriver au rocher d'or.

— Tu vois les peines qu'ils se donnent, lui dit la fée; mais tous leurs efforts sont superflus : ils mourront à la peine, ils ne jouiront jamais du rocher, ils finiront leurs jours comme bien d'autres qui les ont précédés les ont finis, c'est-à-dire, par se casser la tête de désespoir.

La fée le reconduisit au lieu où elle l'avait trouvé; puis elle disparut, et Courtebotte reçut à son retour mille et mille caresses de Moust, qui l'attendait patiemment dans l'endroit où il l'avait laissé.

Il prit ensuite le chemin de la ville, et s'y rendit sans éprouver aucune aventure. Il s'y reposa quelques jours et s'informa avec soin du chemin qu'il fallait prendre pour se rendre au mont Caucase. Il fit aussi beaucoup de questions sur la princesse Zibeline; mais il ne put s'instruire à fond que sur la route qu'il fallait tenir. Il était encore si éloigné des états de la princesse, qu'il n'en entendit parler que confusément. Il acheta des chevaux, quelques esclaves, enfin tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage. Toutes les emplettes qu'il fit étaient simples et peu apparentes, mais bonnes et étoffées. Le petit morceau d'or fournit abondamment, et sans s'altérer, à tous ses besoins.

Il traversa aisément le Caucase, et alors il n'entendit parler que de Zibeline. Les étrangers se rendaient de tous côtés à sa cour; mais, en entendant parler de sa beauté et de son esprit, il entendit aussi parler du nombre de ses

rivaux et de leur puissance : celui-ci avait une armée, celui-là des trésors ; un autre avait à sa suite tout ce que les arts peuvent fournir d'utile et d'agréable. Quant à lui, pauvre Courtebotte, il ne possédait qu'une grande volonté de réussir, son chien

qui lui servait de secrétaire, et le ridicule d'un nom qui n'était propre qu'à faire remarquer encore plus celui de sa petite taille. Comme il s'était inscrit sous ce nom sur la liste des ambassadeurs, il ne lui était pas possible

de le quitter et d'en choisir un autre ; il prit donc le parti de ne s'en plus occuper, et je crois qu'il fit bien.

Après deux mois tout entiers de marche, il arriva dans la grande ville de Trelintin, capitale des états promis à Zibeline. Il employa quelques jours à s'informer des usages du pays, à reconnaître le caractère de ses rivaux, à faire des questions sur la Montagne de glace, et à s'instruire sur l'entreprise qu'il fallait mettre à fin. Voici ce qu'il apprit sur ce dernier article, car sur la Montagne, comme jamais aucun homme n'en était revenu, on n'en pouvait parler que par conjecture.

Farda-Kinbras, père de Zibeline et roi d'une grande partie du Nord, épousa Birbantine, fille d'un roi, son voi-



sin. La convenance des états se trouva d'accord avec celle des humeurs et des personnes. Enfin le hasard fit en ce temps un bon mariage, mais si bon, que la tête en tourna aux deux époux, et qu'ils eurent la sottise, un jour qu'ils étaient l'un et l'autre sur un traîneau, de défier le sort de leur être contraire, tant qu'ils éprouveraient l'un pour l'autre l'amour dont ils étaient épris.

— Vous verrez le contraire, dit une bonne vieille qui se trouva là par hasard, et que la rigueur du froid engageait à souffler dans ses doigts.

Le roi voulut punir l'audace de cette insolente, et sauter à bas de son traîneau ; mais la reine, plus douce et plus modérée, l'en empêcha, en lui disant :

— Hélas ! sire, ne vous fâchez pas ; c'est peut-être une fée.

— Oui, sans doute, c'en est une, dit la vieille en prenant une voix ferme, croissant et devenant gigantesque, et faisant de sa petite chauffrette un char de feu ; de son bâton un grand dragon ; de ses haillons un parapluie d'or, et de ses sabots deux fusées. Oui, c'en est une, dit-elle encore ; vous verrez quel sera le fruit de vos amours, et vous vous souviendrez de votre présomption, et de la fée Guarlangandino.

Le roi et la reine se prosternèrent devant elle ; mais elle



était déjà bien loin ; et s'envolant vers le nord, son char et ses fusées ne laissèrent après elle qu'une longue trace de feu. Farda-Kinbras et Birbantine se trouvèrent pour lors bien honteux. Mais qu'y faire ? il n'y avait point de remède à leurs inquiétudes.

Fort peu de temps après cette aventure, la reine donna naissance à Zibeline, qui parut belle dès l'instant qu'elle vit le jour. Toutes les fées du nord présidèrent à sa naissance. Les états du roi étaient d'une si grande étendue, que plus de cent fées avaient leur habitation dans son royaume : il les avait toutes invitées avec grand soin, et leur avait confié les menaces de Guarlangandino. Celle-ci ne parut point au festin ; elle ne vint point recevoir son présent, quoiqu'elle eût été invitée avec toute sorte d'attentions et de prévenances. Mais, après avoir laissé tranquillement ses sœurs douer la petite princesse de toutes les vertus et de tous les talents imaginables, pendant le temps que tout le monde était à table, et que le roi ne pouvait contenir la joie qu'il ressentait d'avoir vu terminer les dons des fées sans aucune opposition ; pendant ce temps-là, dis-je, Guarlangandino se glissa dans le palais sous la figure d'une chatte ; elle entra aisément dans la chambre de la petite princesse, se cacha sous son berceau, et dès que les servantes et la nourrice eurent le dos tourné, elle emporta le cœur de la belle petite Zibeline, lui laissant cependant la faculté de vivre.

Après ce beau coup, elle sortit du palais tout aussi aisément qu'elle y était entrée ; elle fut seulement hous-

pillée par quelques chiens et par quelques marmitons. Elle trouva sa voiture, qui l'attendait sur la grande place, et fut enfermer le cœur qu'elle venait de voler dans la Montagne de glace, tout auprès du pôle arctique. Elle imposa tant de difficultés pour pouvoir en faire la conquête, qu'elle compta jouir toute sa vie du malheureux état dans lequel cette pauvre cour allait être réduite.

Les fées partirent après le dîner, sans se douter de la moindre chose ; par conséquent, le roi et la reine se trouvèrent dans une parfaite sécurité.

Zibeline, belle comme le plus beau jour, apprenait tout avec une facilité inexprimable ; mais on ne remarquait en elle aucun sentiment. Son esprit faisait toutes ses fonctions, mais le cœur ne disait mot ; et comment aurait-il parlé ? il était dans la Montagne de glace. Zibeline, il est vrai, était en croissant l'admiration de tous ceux qui la voyaient, quant à la beauté. Elle n'ignorait pas qu'une princesse devait savoir danser, elle dansait donc ; mais elle ne s'en acquittait que machinalement : on ne voyait point dans sa danse ce tour heureux, ce je ne sais quoi que peut donner la seule envie de plaire. Elle avait la voix belle, elle chantait ; mais elle ne rendait jamais le sentiment des paroles.

Malgré l'admiration et la flatterie de toute une cour, malgré l'aveuglement paternel, on s'aperçut d'un défaut aussi essentiel. On eut recours à la consultation des fées ; Farda-Kinbras les invita, et convoqua une assemblée générale, dans laquelle il exposa ses griefs, et finit en les

conjurant d'examiner de nouveau la princesse sa fille.

— Certainement, leur dit-il, vous avez laissé votre ouvrage imparfait, et je puis vous assurer qu'il y manque quelque chose; je ne saurais trop vous dire ce que c'est; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que je vous avance un fait certain.

Elles l'assurèrent qu'elles n'avaient rien oublié de tout ce qu'elles devaient à un roi leur ami, tel qu'il avait toujours fait profession de l'être. Après ce compliment, elles furent rendre visite à Zibeline; mais en entrant dans sa chambre, elles s'écrièrent :

— Ah! c'est un miracle! c'est un prodige!

Toute la cour et la princesse elle-même, malgré son grand esprit, crurent que ces exclamations étaient adressées à sa beauté; mais les fées, après être sorties, avouèrent franchement au roi et à la reine qu'elles venaient de voir une chose surnaturelle : que leur fille n'avait pas de cœur.

Farda-Kinbras et Birbantine se mirent à jeter les hauts cris à cette nouvelle, et les conjurèrent de remédier à ce grave défaut.

La plus âgée d'entre les fées ouvrit son grimoire, car elle le portait toujours pendu à son côté avec une belle et grosse chaîne d'argent : elle y trouva que ce maléfice avait été opéré par Guarlangandino, et tout de suite elle découvrit ce qu'elle avait fait du cœur de la princesse, et les difficultés qu'elle avait attachées à la Montagne de glace.

— Quel remède y a-t-il à notre malheur? s'écriaient douloureusement le roi et la reine.

— Vous vous ennuierez longtemps, répondit la vieille, et vous souffrirez certainement de voir et d'aimer une idole comme Zibeline; mais s'il est possible que vous voyiez terminer son indifférence, ce ne peut être qu'en la promettant elle-même avec vos états à celui qui aura assez de valeur et de conduite pour la mériter, en faisant la conquête de son cœur. Envoyez son portrait dans tout l'univers : elle est assez belle et la dot assez bonne pour déterminer tous les princes du monde à s'exposer pour sa délivrance.

Au moment même on avait dépêché de tous côtés force portraits et ambassadeurs.

Courtebotte apprit encore que déjà plus de cinq cents princes avaient péri dans les glaces, et qu'il arrivait cependant tous les jours de nouveaux aventuriers.

